

restes fossiles ou archéologiques directs suffisants pour le définir, mais les Mixes, une population amérindienne vivant près d'Oaxaca, au Mexique, semblent avoir hérité d'une partie de son ADN.

Quelques populations actuelles de l'Amazonie semblent avoir des ancêtres supplémentaires issus d'un groupe apparenté aux Australasiens (Aborigènes, Maoris...) et nommé «Population Y». Ce possible lien constitue l'une des plus surprenantes découvertes de ces dernières années. Des traces du même signal génétique se sont aussi révélées dans un fossile humain de quelque 40 000 ans découvert dans la grotte de Tianyuan, en Chine. Pour le moment, les indices recueillis suggèrent qu'un ancien groupe humain répandu dans toute l'Asie a transmis ses gènes aux peuples actuels du Pacifique et à certaines populations amazoniennes. Les chercheurs travaillent encore à déterminer combien de peuples anciens et actuels ont cette ascendance et où vivait la population source.

Plus important encore, toutes les études génomiques excluent la possibilité que les Amérindiens se soient mélangés aux Européens, aux Africains ou à toute autre population avant 1492. L'ensemble des données génétiques et archéologiques exclut ce scénario, dont se sont pourtant nourries certaines séries télévisées populaires.

EN DIRECTION DU SUD

Après le dernier maximum glaciaire, les Amérindiens ancestraux se sont déplacés vers le sud et divisés en au moins trois branches. La première n'est représentée que par un seul génome, celui d'une femme qui vécut il y a environ 5 600 ans sur le plateau Fraser en Colombie-Britannique. On ne sait pas grand-chose d'autre sur cette population.

Les deux autres branches englobent toute la diversité génétique actuellement connue des populations vivant au sud des anciennes calottes glaciaires. La branche des Amérindiens du Nord comprend les ancêtres des Algonquins, des Na-Dénés (Alaska et Canada occidental), des Salishs (sud de la Colombie-Britannique) et des Tsimshians (estuaire du fleuve Skeena en Colombie-Britannique). La branche des Amérindiens du Sud comprend les ancêtres des peuples indigènes largement répartis en Amérique du Sud, en Amérique centrale et dans une grande partie de l'Amérique du Nord (les peuples indigènes de l'Arctique ont en outre des ancêtres issus de migrations ultérieures).

Les chercheurs ne s'accordent pas sur la chronologie, les lieux et les façons dont ces populations se sont dispersées sur les continents. À ce jour, trois grands scénarios sont en concurrence.

Les archéologues les plus prudents s'en tiennent à ce qui est essentiellement une version actualisée de la théorie *Clovis First*. Selon eux, le site de Swan Point, au centre de l'Alaska, serait la clé de la compréhension du peuplement des Amériques. Daté d'environ 14 100 ans, il s'agit du plus ancien site non controversé de Beringie orientale. L'industrie lithique que l'on y trouve a des liens évidents avec celle des cultures Dyuktai en Sibérie et Clovis.

D'après ces archéologues, les ancêtres des Amérindiens se trouvaient au nord-est de l'Asie ou en Sibérie pendant le dernier maximum glaciaire et n'ont migré vers l'Alaska en traversant le pont terrestre de Bering seulement il y a 16 000 à 14 000 ans. Ils soutiennent que la culture de Clovis représente la première installation humaine réussie dans les Amériques par des groupes qui auraient progressé le long du Couloir libre de glace, le passage désenglacé qui s'est formé au piémont oriental des Rocheuses lors du retrait progressif des calottes; ces premiers groupes auraient peut-être été suivis par d'autres vagues de migration depuis la Sibérie. Dans cette théorie, les sites plus anciens que ceux de la culture Clovis sont soit considérés comme non valides, soit attribués à des groupes n'ayant contribué ni culturellement ni biologiquement aux Amérindiens.

D'autres archéologues soulignent au contraire l'importance des sites antérieurs à la culture Clovis, notamment celui de Page-Ladson découvert très loin de l'Alaska dans le nord de la Floride. Décrit en 2016 par Jessi Halligan, de l'université d'État de Floride, Michael Waters, de l'université A&M du Texas, et leurs collègues, ce site contient une industrie lithique, dont un couteau brisé trouvé en association avec des ossements de mastodontes datant de 14 450 ans.

DES SITES ANTÉRIEURS À LA CULTURE CLOVIS

Pour ces chercheurs, Page-Ladson est un site important précisément parce qu'il aurait été insignifiant à l'époque: il se trouve près d'un petit point d'eau situé beaucoup plus loin du littoral qu'aujourd'hui, sans que rien ne le signale dans le paysage. Les humains y ont dépecé un mastodonte pour emporter sa viande et une de ses défenses, laissant derrière eux des os, l'autre défense et le couteau cassé. Leur visite sur ce site dénué de vestiges d'habitat, de la fabrication d'outils ou de toute autre activité a manifestement été brève. Cette halte de chasse rapide et ciblée suggère que le groupe humain impliqué était assez bien adapté pour connaître ce lieu obscur et les chances d'y trouver un mastodonte pour s'en nourrir et emporter ses défenses afin de fabriquer des outils.

Par ailleurs, un certain nombre de sites datés entre 16 000 et 14 000 ans ont été

découverts au sud de la limite des calottes glaciaires. Leur interprétation rend nécessaire une vision entièrement différente du scénario de peuplement tardif décrit précédemment.

D'une part, leur ancienneté limite les routes que les populations ont pu emprunter pour atteindre les Amériques. Le Couloir libre de glace situé entre les calottes des Laurentides et de la Cordillère ne s'est ouvert en effet qu'il y a 14 000 ans ou après : les occupants de sites plus anciens n'ont donc pas pu emprunter cette route. De plus, les ADN extraits de carottes sédimentaires lacustres au milieu du corridor non englacé suggèrent que celui-ci n'a retrouvé de faune et de flore qu'il y a au moins 12 600 ans environ, soit bien après l'arrivée des premiers Amérindiens. Et les premiers indices directs de présence humaine dans la région du couloir sans glace lui-même remontent à 12 400 ans. Tout indique donc que les premiers groupes humains en Amérique du Nord ne sont pas passés par le Couloir libre de glace.

L'itinéraire alternatif le plus probable est la côte Pacifique, devenue viable il y a 17 000 à 16 000 ans. L'existence de cette route côtière expliquerait mieux les données génétiques

relatives à l'expansion des Amérindiens du Sud. Les théories de l'histoire des populations les mieux admises aujourd'hui suggèrent que le groupe amérindien du Sud s'est rapidement diversifié en populations régionales dans toute l'Amérique du Nord, du Sud et centrale entre il y a 17 000 et 13 000 ans. Une progression le long de la côte Pacifique expliquerait mieux la vitesse et les dates de ces scissions que la voie terrestre, plus lente.

Selon une variante de ce scénario de peuplement côtier précoce, des humains étaient présents sur le continent américain pendant ou même légèrement avant le dernier maximum glaciaire, il y a 20 000, voire 30 000 ans. Des indices présumés d'une occupation antérieure au dernier maximum glaciaire auraient été découverts sur plusieurs sites au Mexique et en Amérique du Sud, notamment sur le site de Pedra Furada, dans le nord-est du Brésil. La plupart des archéologues sont toutefois sceptiques : ils doutent des datations présentées ou se demandent si les objets présentés comme des artefacts (faits par la main de l'homme) ne seraient pas plutôt des géofacts (issus d'un processus naturel).

DES HUMAINS EN AMÉRIQUE IL Y A PLUS DE 20 000 ANS ?

Quelle est l'ancienneté de l'occupation humaine des Amériques ? Depuis longtemps, les préhistoriens travaillant sur ce double continent sont divisés entre chronologies courte et longue : les partisans de la première défendent un peuplement tardif, entre 15 000 et 20 000 ans ; ceux de la chronologie longue soutiennent qu'il y avait déjà des humains dans les Amériques il y a plus de 20 000 ans. La paléogénéticienne Jennifer Raff décrit en détail trois grands scénarios issus de ces deux thèses.

Comment en est-on arrivé à des thèses aussi différentes ? À cause des difficultés de datation des sites, pourrait-on se dire. Le problème réside plutôt dans les preuves du passage d'humains dans les sites les plus anciens : certains préhistoriens les acceptent et d'autres les refusent. Ces derniers considèrent que les preuves de la présence humaine présentées (traces de découpe, outils simples, foyers, etc.) sont en fait le produit de phénomènes naturels : plutôt que des artefacts (effets ou objets produits par l'homme), il s'agirait de géofacts (effets ou objets naturels). Les expérimentations sur l'impact de certains phénomènes (chutes de pierre, action de l'eau, piétinement, etc.) sur des objets comme ceux retrouvés lors des fouilles montrent en effet qu'il est difficile dans certains contextes de faire la différence entre des objets naturels

et des outils. Pour mieux cerner ce type de situation, examinons trois cas.

Les grottes du Poisson Bleu (Bluefish), dans le Yukon canadien, ont livré des ossements, dont une infime partie (15 sur 36 000) porte de possibles traces de découpe. Bien qu'elles soient visuellement convaincantes, plusieurs spécialistes des restes fauniques considèrent qu'elles peuvent être naturelles, d'autant plus que les datations de ces ossements s'étalent sur plus de 10 000 ans (de 10 000 à 24 000 ans). Des outils de pierre manifestement taillés à la main ont été découverts dans ces grottes, mais le remplissage étant perturbé, une association définitive entre ces outils et les ossements ne peut être faite, ce que soulignent eux-mêmes les responsables de la fouille.

L'abri-sous-roche de Pedra Furada, au Brésil, contient plusieurs niveaux datant d'il y a 20 000 à 50 000 ans. Le site a jusqu'à présent été considéré comme très ambigu, car tous les outils présumés sont très simples et produits seulement à partir de gros galets de quartz, les mêmes que ceux tombant fréquemment de la falaise adossée au site. Il pourrait donc s'agir de pièces fragmentées lors de chutes de pierre.

La grotte de Chiquihuite, au Mexique, contient un niveau datant d'il y a environ 30 000 ans, qui comporterait des outils lithiques. Sur les illustrations publiées l'année dernière, certaines pièces semblent

bien avoir été taillées à la main, mais on ne peut exclure qu'il s'agisse de géofacts. Les chercheurs attendent donc avec impatience que des publications plus détaillées leur permettent de confirmer ou d'infirmer que ces roches ont été taillées par des humains.

Pour certains des sites anciens, les datations sont en accord avec les modèles de peuplement en vigueur. C'est le cas des grottes du Poisson Bleu qui peuvent s'inscrire dans le cadre de la théorie de l'isolement beringien. Mais ce n'est pas le cas du site de Cerutti Mastodon, en Californie, dont, s'il était admis, l'âge de 130 000 ans impliquerait à lui seul un modèle de colonisation complètement différent, avec une première colonisation par *Homo erectus*. Une possibilité que certains chercheurs, tel le préhistorien français Henry de Lumley, avaient proposée dans le passé à partir d'assemblages d'outils présumés, mais considérés depuis comme naturels.

Clairement, il faut scruter de près les traces présumées de présence humaine ancienne parsemant le double continent. Elles se confirmeront peut-être un jour. Toutefois, la démonstration du caractère humain (d'une trace, d'un objet ou d'une structure) doit être imparable. Nous n'en sommes pas là s'agissant des indices de la chronologie longue.

YAN AXEL GÓMEZ COUTOULY

CNRS - Archéologie des Amériques, Nanterre